N° 1364. VENDREDI 23 NOVEMBRE 1866 11me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois, 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 50.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, ch MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 22 Novembre 1866.

BULLETIN.

Rien encore de positif au sujet du Mexique et de l'Empereur Maximilien. Nous devons cependant constater que le bruit du départ de S. M. mexicaine et même de son embarquement à la Vera-Cruz pour l'Europe prend de la consistance.

Mais, d'autre part, nous continuons de manifester notre étonnement de ce qu'un fait de cette importance n'aurait été signalé officiellement ni officieusement par le câble transatlantique ni à Paris, ni à Londres, ni à Vienne.

Les tendances les plus pacifiques se prononcent en Autriche. M. de Beust semble décidé à ne rien négliger pour rassurer la Prusse et démentir les projets hostiles qu'on prêtait récemment au cabinet de Vienne, mais la situation intérieure laisse beaucoup à désirer. Il se forme, dit-on, un parti séparatiste en Bohême qui voudrait faire de ce pays une seconde Hongrie. S'il fallait en croire certains bruits, la Prusse ne serait pas étrangère à cette sourde agitation. Le fait est qu'on se dit généralement que M. de Bismark et M. de Beust sont de trop rudes et habiles joueurs tous deux, pour ne pas chercher à augmenter chacun leurs chances dans l'avenir, tout en se faisant aujourd'hui maintes politesses.

Une correspondance de Vienne annonce qu'un démenti officiel a été donné à la nouvelle que le conseil des ministres s'était occupé de l'abolition du concordat. Il paraît que M. de Beust insiste sur le rappel du comte Goluchoroski, et la nécessité de tout faire, pour empêcher une alliance entre la Russie et la Prusse, s'il en est temps encore. On attribue au ministère le projet d'une loi électorale, d'après laquelle, en Bohême, en Moravie et en Gallicie, l'élément allemand aurait une moindre prépondérance que celle dont il dispose actuellement.

Un télégramme officiel de Pesth porte que le rescrit royal a été accueilli par la Diète hongroise, avec faveur. On assure que le gouvernement aurait résolu de dissoudre la Diète, si elle n'acceptait pas la condition que l'armée, la dette publique et les taxes indirectes soient communes à la Hongrie et à l'Empire.

Des lettres de Pologne prétendent que plusieurs agents révolutionnaires parcourent le pays excitant les populations et affirmant que l'Autriche serait d'accord avec la France pour rétablir le royaume de Pologne. Il est inutile de faire ressortir tout ce que ces bruits ont d'improbable.

Si maître qu'il soit dans les pays qu'il s'est annexé, le gouvernement prussien ne sent pas encore le terrain bien solide; paraît-il. On a résolu à Berlin de ne pas se montrer trop sévère pour l'obligation générale de servir dans l'armée et il a été ordonné que, dans l'année courante, des volontaires seulement seraient reçus pour les pays nouvellement acquis à la Prusse. La durée du service militaire ne sera que d'un an.

On écrit de Berlin que la Chambre des seigneurs discutera dans quelques jours une pétition réclamant pour la Prusse le titre d'Empire de l'Allemagne du Nord.

Le *Moniteur du soir*, dans son bulletin politique hebdomadaire, apprécie la circulaire Ricasoli dans le sens d'une réconciliation probable du gouvernement italien et de la Papauté. « En présence des dispositions du cabinet de Florence, dit-il, le Saint-Père peut envisager l'avenir avec confiance, et l'on a toute raison d'espérer que les partis extrêmes ne prévaudront pas et que la cour de Rome se montrera inaccessible à ces influences qui, sous le masque d'un d'un faux zèle, cachaient des intentions nuisibles à la sécurité et à la dignité du trône pontifical. »

La question de la dette pontificale paraît résolue. L'Italie prend à sa charge la part de la dette afférente aux provinces annexées; de plus, elle garantit le paiement des arrérages depuis 1860

J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence-Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ITALIE.

Florence, 21 novembre.

L'Italie dit que le gouvernement italien prendra à sa charge une part proportionnelle de la dette pontificale, telle qu'elle existait en 1860. Quant aux arrérages depuis cette époque ils seront consolidés, et l'Italie en paiera les intérêts. La dernière année seule sera payée comptant.

L'amiral Persano a été invité à comparaître le 1er décembre devant la haute cour de justice pour être interrogé.

Hier, le ministre des affaires étrangères a reçu en audience le ministre d'Autriche. M. le baron de Bruck.

Florence, 21 novembre, 2 h.

Le roi Victor-Emmanuel est arrivé à une heure accompagné des princes ses fils et du prince de Carignan. Sa Majesté a été reçue à la gare par les autorités. La foule qui était immense, la garde nationale et la troupe qui était sous les armes ont accueilli Sa Majesté par des acclamations prolongées. Les rues sont pavoisées et l'on prépare pour ce soir une brillante illumination.

ALLEMAGNE.

Insprunck, 20 novembre.

Dans la séance de la Diète d'aujourd'hui une interpellation a été adressée au gouvernement au sujet des bruits répandus relativement à une session du Tyrol italien.

Le représentant du gouvernement a répondu que ces bruits étaient sans aucun fondement, que le gouvernement était bien résolu à ne pas céder le Tyrol italien et à s'opposer de la manière la plus énergique à toutes les agitations qui pourraient se produire dans le pays.

ANGLETERRE.

Londres, 21 novembre.

Hier, un banquet réformiste a eu lieu à Manchester en l'honneur de M. Bright et d'autres libéraux. M. Bright a prononcé un speech dans lequel il a constaté les progrès de l'agitation en faveur de la réforme. Il a annoncé que le comité des ouvriers, présidé par sir Georges Potter, préparait à Londres, pour le 3 décembre, une procession réformiste d'un million d'ouvriers.

ETATS-UNIS.

New-York, 19 novembre.

Le secrétaire du trésor, M. Mac Culloch a fait une réponse officielle à la demande relative au mode de remboursement du capital des bonds américains 5 20 p. 100 M. Mac Culloch est d'avis que ces obligations sont comme les autres, remboursables en espèces. Les bons échus depuis la suspension des payements en espèces, ont été remboursés de cette manière ; il en sera sans doute de même pour tous les autres.

Telle est, d'après mon opinion, a-t il ajouté, la politique établie par le gouvernement. Les bons 5 20 de 1862 seront amortis dans un terme de cinq ans, à partir de leur émission, et remboursés en espèces, ou autorisés à rester en circulation jusqu'à ce que le gouvernement soit prêt à les rembourser.

GRÈCE.

Athènes, 21 novembre.

Le ministre de la guerre a demandé un crédit d'un million de drachmes pour compléter le matériel de guerre.

Trois commandements militaires seront établis, l'un à Corfou, les deux autres dans la Grèce occidentale et dans la Grèce orientale.

ESPAGNE.

Madrid, 20 novembre.

Le *Lealtad* dit que le roi de Prusse aurait écrit au Pape pour lui offrir sa protection.

SERBIE.

Belgrade, 21 novembre.

La Serbie sollicite directement de la Porte l'évacuation des forteresses serbes que les Turcs occupent encore et surtout de la forteresse de Belgrade.

Le président du Sénat Marmowitch s'est rendu à Saint-Pétersbourg uniquement pour féliciter au nom du prince Michel le grand-duc Alexandre à l'occasion de son mariage avec la princesse Dagmar.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 21 novembre.

Le bruit d'un voyage de S. M. l'Impératrice à Rome, est fort accrédité à Marseille, et cependant nous ne sachions pas qu'il en soit question à Paris dans les cercles politiques. C'est donc simplement à titre de renseignement que nous reproduisons l'extrait suivant d'une correspondance toulonnaise :

« Voici une nouvelle que je vous donne sous toute réserve, mais qui se dit publiquement à Toulon parmi les gens au courant des affaires maritimes.

» L'escadre cuirassée doit être prête à appareiller le 28 novembre. Elle escorterait le yacht impérial l'*Aigle*, ayant à bord l'Impératrice des Français, qui se rendrait à Rome.

» Après avoir débarqué S. M. à Civita Vecchia, l'escadre irait mouiller devant Gaëte, où elle séjournera pendant tout le temps que l'Impératrice restera auprès de Sa Sainteté le Pape.

» L'escadre repartira de Gaëte, se présentera devant Civita Vecchia, embarquera l'armée d'occupation, et accompagnera le yacht qui ramènera l'Impératrice en France.

» On attribue ce voyage imprévu à l'influence que la dernière allocution de Sa Sainteté a produite sur l'esprit de l'Empereur.

» Je crois ce bruit fondé; mais ce qui est bien positif, c'est que l'escadre doit être prête le 28 du courant. Il n'y a pas le moindre doute à ce sujet. »

On fait chaque jour subir des épreuves à des pièces d'artillerie qu'on expédie immédiatement à nos arsenaux.

Le canon adopté en principe est un canon de 4 en acier et d'une légèreté extrême. On en attribue l'invention à l'Empereur lui-même. Déjà plus de 200 pièces ont été fondues. Il est à aiguille; si léger, si maniable, qu'il peut faire feu en courant sans qu'on ait besoin de le mettre en batterie. Cette arme, en raison de ses qualités, est, d'après l'avis d'hommes compétents, destinée a provoquer forcément la transformation de toute grosse cavalerie en cavalerie légère. Au reste la pièce dont on a parlé, aura, assure-t-on, les honneurs de l'Exposition universelle Elle y sera inscrite au nom de son impérial inventeur.

Mgr Pavy, évêque d'Alger, qui vient de mourir à l'âge de 58 ans. était né à Roanne, d'une famille très modeste, mais très estimée. Il professa avec éclat à la Faculté de théologie de Lyon, avant d'être appelé au siége d'Alger. Il avait emmené ou attiré en Algérie nombre de prêtres lyonnais.

M. de Lesseps, accompagné des commissaires chargés des intérêts égyptiens à l'Exposition de 1867, est arrivé à Paris, où il ne fera qu'un très court séjour. M. de Lesseps repartira la semaine prochaine pour l'Egypte.

M. Ponsard, dont la santé s'est notablement améliorée, est attendu prochainement à Paris.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 NOVEMBRE 1866.

— 10. —

LE DÉMON DU JEU

— III —

(*Suite. — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 21 novembre.*

— Je sais le moyen d'atteindre le même but sans danger pour vous ni pour moi, signor, dit le domestique.

— Ah ! si tu pouvais dire vrai ! Voyons ce moyen de salut !

— Voyez-vous, signor, il demeure dans la paroisse Saint-André, un homme grand et fort comme un géant. Il se nomme Brufferio ; pour de l'argent il fait tout ce que l'on veut. Dites-lui que vous voulez voir quelqu'un roué de coups de bâton, blessé ou tué, cela lui est indifférent. Il remplit toujours sa mission à la satisfaction de ceux qui le paient et ne trahit jamais un secret. Il a quatre ou cinq compagnons intrépides qui font le même métier que lui. On peut s'y fier. Si vous me donnez de l'argent pour payer le ribaud, vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien ; Brufferio croira que j'agis moi-même par un sentiment de vengeance personnelle, et, de plus, il ne me connaît pas. Ainsi aucun de nous deux ne pourra être soupçonné ni accusé, si l'affaire ne réussit pas.

Les paroles de Julio parurent surprendre Simon, et il se mit à y réfléchir en silence. Peu à peu, cependant, un sourire parut sur ses lèvres, et il fut évident que le moyen proposé lui semblait heureux. Il ouvrit sa bourse et mit quatre pièces d'or dans la main de Julio.

— Cela suffirait-il ? demanda-t-il.

— Vous plaisantez, signor, répondit le domestique, quatre couronnes d'or pour la vie d'un gentilhomme !

Simon donna quatre pièces encore.

— Et maintenant ? dit-il.

— Ce n'est pas encore assez.

— Combien crois-tu donc qu'il faille ?

— Je n'en sais rien..... Vingt couronnes peut être.

— Vingt ?... Je n'en ai que quinze sur moi et quelque menue monnaie d'argent.

— Donnez-moi tout, signor. S'il n'y avait pas assez, je reviendrais sans avoir pu conclure l'affaire.

Simon poussa un profond soupir et versa tout le contenu de sa bourse dans la main de Julio.

— Tu me rapporteras ce qu'il pourrait y avoir de trop, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais je crois qu'il ne restera pas grand'chose.

— Allons, Julio, j'ai hâte de retourner à la factorerie. Remplis ta misson avec habileté et je te récompenserai bien. Ah ! il me vient une idée ! Et le portefeuille ? Il ne faut pas qu'il tombe dans les mains du ribaud.

— Je n'avais pas songé à cela, dit Julio embarrassé.

— Ah ! j'ai trouvé ! s'écria Simon Turchi, au bout d'un instant. Tu te rendras, un peu avant dix heures, à la demeure de Geronimo, et tu lui diras que j'ai la fièvre et que je t'envoie à ma place pour l'accompagner armé. Suis-le de près, et, quand il tombera frappé, prends lui le portefeuille. Entends-toi là-dessus avec le ribaud ; dis-lui que c'est un écrit sans importance.

Julio fit une grimace de déplaisir en recevant cette nouvelle charge. Il s'était réjoui déjà de ne pas être témoin de la traîtreuse agression, et maintenant on lui ordonnait d'y prendre part en quelque sorte. Dans la crainte de pire, il n'osa cependant faire aucune observation.

— Va maintenant au grenier, dit Simon Turchi, et prends la vieille cape espagnole ; elle peut te servir à te rendre méconnaissable pour Brufferio. Ceins aussi une épée, pour montrer à Geronimo que tu es armé pour sa défense.

Le domestique prit la lampe sur la table et se disposait à obtempérer à cet ordre.

— Que fais-tu donc ? lui dit son maître. Vas-tu me laisser ici dans l'obscurité ? N'oses-tu plus aller sans lumière au grenier ?

— Je me cognerais contre les poutres ; j'ai oublié où se trouve la cape.

— Il y a trois jours que tu l'as encore prise en mains. Tu as peur des ténèbres, Julio. Prends la lampe.

Un instant après, le domestique revint. Il avait la cape espagnole sur les épaules. C'était un ample manteau dans lequel on pouvait s'envelopper tout le corps, et dont le capuchon rabattu sur la tête cachait pour ainsi dire entièrement le visage.

Le maître et le domestique descendirent silencieusement, et, éclairés par la lampe, s'approchèrent de la petite porte du jardin. Là, Julio posa la lampe par terre et l'éteignit.

La serrure grinça, la porte s'ouvrit et se renferma, et Simon Turchi disparut avec son domestique dans la rue sombre et solitaire.

IV.

Une ombre noire, glissant comme une tache presque impalpable, longeait les maisons dans la rue Saint-Jean.

Le ciel devait être couvert de nuages, car pas une seule étoile ne brillait sur sa coupole immense ; seulement, çà et là, au coin des rues et des ruelles, vacillait la petite lampe allumée devant une image de la Vierge ; mais bien loin de diminuer l'obscurité, ces petites flammes tremblotaient dans l'atmosphère nébuleuse de la nuit, comme les vers luisants dans les bois, qui sont lumineux mais n'eclairent pas.

Tout était silencieux dans les rues désertes. Si les habitants, derrière leurs fenêtres de chêne, entendaient parfois quelque bruit, c'était celui du pas précipité d'un bourgeois attardé, qui, poussé par la crainte, faisait beaucoup de bruit avec les pieds pour effrayer les voleurs et les brigands ; ou encore le pas traînant d'un ribaud qui, l'oreille au guet et sondant les ténèbres du regard, était à la quête d'une proie ; ou bien celui des veilleurs de nuit qui criaient l'heure et faisaient retentir leurs hallebardes sur le pavé, comme s'ils voulaient avertir les malfaiteurs de leur approche.

L'ombre qui se glissait en ce moment dans la rue Saint-Jean était un homme complètement enveloppé dans un vaste manteau, et la tête cachée sous un capuchon qui ne laissait guère a découvert de son visage que le nez et les yeux. Quand il passait devant une image de la Vierge et que le faible rayon d'une petite lampe l'atteignait, on pouvait voir que, tout en marchant, il appuyait la main sur la garde d'une épée.

Ce personnage était-il un malfaiteur prêt à commettre un coupable attentat, ou, craignant quelque danger, se tenait-il seulement en mesure de se défendre ?

Quoi qu'il en fût, il poursuivait son chemin, et atteignit, sans encombre, une ruelle étroite et tortueuse, du dessous du sol de laquelle semblait s'élever le tumulte confus de voix nombreuses.

L'homme au capuchon s'arrêta à l'entrée d'une cave qui avait issue sur la rue par un escalier, et prêta l'oreille au joyeux tapage qui retentissait à l'intérieur.

Il mit la main dans sa poche et y fit résonner quelques pièces de monnaie.

— Le *Dé d'argent*, dit-il en soupirant, Comme ils sont gais là-dedans ! Les dés roulent sur la table. Ne risquerai je pas un schelling ? un seul ?

Comme s'il succombait à une séduction irrésistible, il mit le pied sur l'escalier de la cave ; mais une pensée soudaine a paru le retenir. Il bondit en arrière tout tremblant, et s'éloigne en toute hâte de la cave. Un peu plus loin dans la rue, il s'arrêta et murmura d'une voix pleine d'anxiété :

— Ciel ! qu'allais-je faire ? Jouer, aventurer l'argent sur des dés ! Je l'aurais certainement tout perdu ! Pietro Mostijo, n'oublies pas le facteur de Lucques !..... Ah ! je suis sauvé ! Infernale tentation, c'était ma tête que j'allais jouer !.... Mais